

Quand le sage pointe la lune, le fou regarde le doigt

Le spectateur entre dans la salle du Périscope, ne sachant trop à quoi s'attendre, se demandant ce que peut bien être du théâtre de clowns. Il s'assoit et observe le décor de Vanessa Cadrin. Une montagne de détritrus. Il compte les écrans de télé ou d'ordinateurs. Tente de reconstituer une poupée avec les membres éparses. Se demande si quelqu'un se servira de la toilette. C'est un doute, une incertitude qui l'habite. Mais où est-il?

Dès les premiers mots du texte de Serge Bonin, Catherine Dorion et Nicola-Frank Vachon, il se laisse imprégner par des phrases puissantes ou naïves, des jeux de mots auxquels l'actualité, comme les multiples départs du comité organisateur des fêtes du 400^e, se mêle à la fiction. Le spectateur, rivé à son siège, s'accroche à des paroles qui tiennent à la fois de l'improvisation arrangée, du surréalisme et d'une profonde, bien que clownesque, conscience du monde. Un monde où l'incommunicabilité règne, où la surconsommation est devenue loi, où l'individualisme régit les rapports (anti) sociaux.

Les costumes de Virginie Leclerc semblent à la fois hasardeux et justes, improvisés et calculés. Un vêtement de bébé en guise de chapeau. Des bas troués. Des vêtements que les personnages auraient très bien pu dénicher dans la sorte de dépotoir qui les entoure. D'ailleurs, ils y pigent parfois quelques accessoires. Les costumes se montrent ainsi à l'image du texte, ils viennent le compléter, tout comme le font les effets sonores.

Le jeu des acteurs, quant à lui, se révèle admirable. Ils évoluent avec leur personnage par dichotomie. Il faut les entendre changer de voix dès qu'ils retirent leur nez de clowns pour le porter au cou. Le timbre de voix qui subitement descend. Les voir modifier leur démarche, leur attitude. Devenir tout autre. Pourtant bien semblable.

En effet, peu à peu, les deux personnalités se confondent, personne n'est sage, ni fou. Il ne reste que trois clowns, ou humains, se désolant du monde et voulant le recoller par des je t'aime incommunicables. Des je t'aime sans écho auquel le spectateur, chamboulé par le « pow », ne sachant plus s'il doit rire ou pleurer, aurait pourtant envie de répondre.

Anne-Catherine Gagné

21 ans, Université Laval